

Appel Au Bon Sens Francais

*Originally published in the October 1915
edition of The International.*

Rejeté des siens, où trouvera-on l'abri? Etant artiste, quell pays pourra-t-on prendre comme patrie? Quelle gent recueillera celui qui, obsédé par l'idée, ne peut se faire comprendre par ceux de sa langue ou de son sang? Tout le monde peut répondre sans réfléchir st sans hésiter: Ami, ne balancez plus; allez en France! C'est à Paris que vous ne manquerez ni la liberté, ni la fraternité, ni l'égalité. Là-bas, on ne vous demandera pas qui vous êtes, quels sont vos moeurs, à quoi vous pensez. Vous y trouverez la paix. Vous n'avez pas d'argent? N'importe. On vous saluera quand meme. Soyez tranquille; on vous recerva au titre d'homme.

C'est pour cela que moi, ayant besoin de ces bienfaits, je me suis couché depuis longtemps au sein de cette belle nourice. J'y ai puisé le lait de la bonté humaine, de la simplicité des moeurs vraiment républicaine. J'ai trouvé plus de magnanimité de la part de mon patron de `hôtel. de ce petit Hôtel de Blois qui se cache doucement sous la bosse de Montparnasse, que j'ai jamais éprouvé aux mains de ceux qui de plus grande raison auraient dû me chérir.

Aussi, je n'oublie pas que je suis germain de cette vielle famille bretonne. les de Querouille. Mon sang, autant que ma pensée, me réclame comme défenseur de la France.

Eh done, quoi faire?

Je vois la poitrine de ma mère ouverte; le sang ruiselle de cette plaie effrayante qu'a fait l'épieu du voisin.

Voisin doit être ami. Par quelle sortilége noir trouvé-je cette infamie d'une guerra fratricide? Quelle supercherie, quelle tricherie, quelle combinaison d'enfer, nous ont poussés au meurtre effrayant d'aujourd'hui?

Français! mes hôtes, mes amis, mes frères, enfants de la patrie de la liberté, de l'art, de la vie saine et noble, une fois encore vos grands coeurs ont été trop généreux; encore une fois vos moeurs simples, votre confiance en la bonne foi d'autrui, vous ont trahis.

Qui, je le jure, chers camarades, vous êtes trahis. Vous avez confié vos destins à des mauvais Français qui n'ont pas hésité devant un true infâme, qui vous ont vendus sans honte et sans pitié à l'ennemi sempiternel, à l'amie hypocrite qui n'est jamais aussi maligne. aussi funests, que quand elle prononce avec des lèvres ensanguinés ces mots d'amitié, d'entente, de cordialité, de faux amour, cet ennemi que vous avez déjà depuis longtemps reconnu comme traître – la perfide Albion.

C'est votre coeur qui repousse l'assaut des armées allemandes; si quelques milles anglais soutiennent une infime vingtième de la ligne sanglante, c'est qu'au moment choisi par la politique satanique de Sir Edward Grey, ils pourront fuir encore, en laissant votre flanc ouvert au choc de l'ennemi. Où sont les trois millions de soldats tant vantés de votre allié? Chez eux! Ils se préparent à quelque autre guerra de vol après votre perte! Une fois déjà ils ont tenté la ruine de la France. Ne comprenez-vous pas leur tactique de la fuite honteuse de Mons? Si cela échouait, et échouait belle, c'est à votre valeur héroïque qu'on doit la louange. Vous, munis de la vertu des Romains antiques, vos aïeux, vous avez rejeté l'ennemi de devant Paris; vous le repoussez encore avec fer et feu; vous tenez bon devez aucun remerciement au concours égoïste des Anglais.

Aussi, le pire n'est pas encore. Je vois absolument, je vois sans erreur, je vois comme les prophètes des temps antiques ont vu, la piège où la politique anglaise vous attire.

Ne vous souvenez-vous plus de l'histoire? Qui vous a trompé, qui vous a volé, qui vous a battu, pauvre Panurge, depuis les moyens âges? Qui brûlait votre Pucelle? Qui conspirait toujours sans relâche contre vos

rois? Qui voulait vous écraser au moment de votre Révolution glorieuse? Qui luttait contre vous acharnement, au moment quand Napoléon vous rendait la paix, et la gloire, et la bonne fortune? Qui vous laissât lâchement à l'heure de votre martyre en soixante-dix? Qui vous humiliait, il n'y a que dix-sept ans, à Fashoda? L'Angleterre. Toujours l'Angleterre.

Vous ne vous souvenez plus de tout cela? L'Angleterre n'oublie jamais.

Elle vous a trahi; elle vous trahira.

Pauvres frères aveugles! vous croyez que les Allemands vous haïssent. Cela n'est pas raisonnable. N'ont-ils pas voulu vous laisser cheminer paisiblement votre route, tandis qu'ils repoussaient dans votre intérêt l'ours sauvage et abominable du Nord? Quelle alliance! Le pays de la liberté, et l'abattoir du Tsar! Les Russes, on peut les aimer, si. Mais comme unité politique, c'est un cancer qui s'étend doucement et fatalement sur l'épaule de l'Europe. Déjà il menace le coeur du beau continent. Eveillez! C'est l'heure, si ce n'est pas trop tard, d'y appliquer le fer rouge.

Il y a soixante ans, vous avez vu le danger. Alliés de l'Angleterre, vous avez voulu couper les griffes de la bête affreuse. Là encore, la perfide Albion vous a trahi; l'oeuvre restait inachevé; vous êtes rentrés bredouille. Aujourd'hui, une alliance contre la nature vous lie au monstre. Une fois encore, vos financiers vous volent. On ne payera jamais vos bons. Que vaut le rouble dans ce mois de Septembre, 1915? Vous marchez droit vers un nouveau Panama, un Panama où les millions seront des milliards. Vous avez déjà fait faillite, quoique vous ne le savez pas encore. Une seule puissance peut vous sauver. C'est l'ennemi d'aujourd'hui; c'est la civilisation jumelle de l'Allemagne qui peut vous tirer de l'affaire.

Pourquoi vous battez-vous? Quelle est votre querelle contre voison paisible les arts dans un siècle. Manchesterisé? Que dites-vous? "Nous voulons la revanche"?

Je suis d'accord qu'on vous traitait bien mal en 1870. C'était stupide; mais tout pays est quelquefois stupide. Il aurait dû s'assurer de votre amitié éternelle, comme il avait déjà fait, autre part, quatre ans plus tôt, devant les portes de Vienne. Voyez! cette paix honorable leur a valu l'alliance glorieuse qui les fait tenir tête, actuellement, contre tout le continent d'Europe. Pourquoi n'avez-vous pas voulu faire la troisième dans cet amitié sublime? Mes frères, c'est votre gouvernement malhonnête qui vous joue; ce sont les vautours de la Bourse qui paissent sur vos entrailles!

Mes frères, je vous conseille la volte-face. Oubliez les blessures effrayantes d'hier et d'aujourd'hui. Ne tirez plus les marrons du feu pour les beaux yeux du singe anglais! Ne faites plus le tapis sur lequel vos trahisseurs marcheront à leur débauche sadique! Ne tenez plus la chandelle à l'adultère de l'entremetteuse anglaise et le bordelier moscovite! Que la France soit vierge, qu'elle se donne en mariage honorable au bonhomme honnête allemand! Il est brusque? Il est rude? Il est cruel? Vous me direz qu'il l'a été. Choisissez celui-là, pourtant, plutôt que vous prostituer aux baisers immondes de ces grands putains qui vous violent, qui s'en iront sans payer, en vous flanquant leur pied dans votre dernière.

Je comprends bien l'âme allemande. Leur politique clairvoyante sait parfaitement que votre bien-être est leur appui contre les desseins funestes des barbares tartares. Offrez la paix. Vous avez prouvé votre valeur. C'est votre armée qu'ils n'ont pu battre; ce sont vos soldats qui les ont reconqué, pied à pied, en les écrasant poitrine contre poitrine dans une brassée formidable. Que cette brassée devienne celle d'amitié! Offrez la paix. On vous traitera en ami. On vous rendra vos terres! on vous ajoutera à la bande glorieuse qui lutte si terriblement contre les idées déchuës des moyens âges, les vœux d'agression meurtriers et mourants qui se tordent dans la dernière agonie.

L'Allemagne, c'est la science, la prévoyance, l'organisation; et c'est pour cela qu'on doit savoir que l'Allemagne, c'est la paix. C'est le progrès; c'est la force de la civilisation elle-même; et cela doit vaincre; cela vaincra, même sans vous. Reconnaissez la vérité. Devinez vos vrais amis. Offrez la paix. Offrez l'amitié; offrez la camaraderie; offrez la fraternité; et mettez fin à la menace éternelle de ceux qui veulent voler de l'humanité l'empire de la mer et de la terre. Offrez la paix.